

Je viens d'un tout petit village. Cela fait partie des choses que j'avais oubliées. Pour un homme qui a gagné longtemps sa vie au jour le jour et qui grimpe tranquillement les barreaux de l'échelle sociale, le souvenir est un luxe, pas une nécessité. Ma collègue Francine, au cabinet nous l'appelons la sainte, se livre, elle, à ces jeux de mémoire qui prennent la tête jusqu'à la perdre. Elle remonte loin dans son passé et redescend dans le présent le visage plein de larmes. Elle est la seule de notre équipe qui se fatigue à ce genre d'exercice. Elle est très engagée sur le front de la plainte. C'est une jeune femme triste qui pleure sur hier. Tout le contraire d'Elisabeth, mon autre collègue. Je ne crois pas Elisabeth capable de pleurer. Au besoin, elle sait faire semblant et parvient à tromper tout le monde. Dans la vie comme au tribunal, Elisabeth prend l'attitude qui défend au mieux ses intérêts. C'est une grande comédienne qui simule tout, même la beauté. Elle passe pour jolie, contrairement à Francine qui est pourtant une vraie belle femme, et le serait plus encore si ne traînaient sur son visage, comme une sorte de faire-valoir, les souffrances de sa grand-mère maternelle, de sa mère, de ses tantes, de toute sa famille proche et éloignée, des clients qui n'ont aucune chance de gagner leur procès même lorsqu'ils sont dans leur

droit, des piétons renversés par les voitures de luxe... Francine est très sensible et se fait un devoir d'avoir mal à la place des autres. Son ambition est de diriger un jour une ONG. Les hommes la fuient, effrayés par la somme de malheurs qu'elle trimballe avec elle. Elisabeth a appris à jouer la beauté, comme elle a appris à jouer le désir pour obtenir ce qu'elle veut des hommes qui partagent son lit. Elisabeth, c'est un immense savoir-faire au service de ses intérêts. C'est pour cela que le chef l'apprécie tout en se méfiant d'elle. Le chef possède plusieurs maisons de résidence. Sa femme et lui ont choisi d'habiter la plus éloignée de la ville. Il est des pays où l'on construit des villes, des routes qui mènent vers les villes, et des banlieues. Ici, l'on construit des banlieues, et surtout pas de routes qui y mènent, jusqu'à ce que les banlieues, se prenant pour des villes, gonflent comme un ballon trop plein de monde, de mortier et d'ordures. Les premiers habitants quittent alors leur banlieue pour en construire une autre où personne, au moins pour quelque temps, ne viendra les déranger. Le chef et son épouse habitent loin de la vieille ville, dans les hauteurs, "plus près du ciel" comme dit la patronne. Ils louent les autres immeubles qu'ils possèdent à des étrangers. Ils vivent ainsi sur un sommet interdit aux piétons, et contraignent leurs connaissances à grimper jusqu'à eux. La patronne adore recevoir les gens qui lui ressemblent, et surtout qu'ils la complimentent sur l'éclatante beauté de son univers domestique. Sous l'avalanche des compliments, son sourire et son ton ne varient jamais, et comment ne pas applaudir à ses réponses, elles ont la candeur de gentilles phrases toutes faites qui attendaient depuis la veille l'occasion d'être prononcées : "Vos orchidées sont splendides." "Elles ont besoin de calme pour s'épanouir." "Quels beaux chiens !" "Ils

sont grands pour leur âge.” En matière de langage, elle est plutôt douée pour les banalités. Cela ne dérange pas le chef. Il ne la gronde des yeux que lorsqu’elle prétend jouer à l’historienne de l’art et mélange les styles, les époques et les genres ; ou lorsqu’elle met l’image de bourgeois libéraux et les intérêts du couple en danger en avouant à des inconnus sa grande peur des gens du peuple. Un jour elle est arrivée au cabinet au bord de la crise de nerfs. Elle venait exiger du chef qu’il obtienne des autorités la démolition d’une maisonnette en construction à mille mètres de leur résidence. “Ils ne vont quand même pas nous suivre jusque-là.” Elles et Ils. La patronne classe les gens et les choses en catégories opposables et définitives. Elle présume que tous font comme elle et elle utilise abondamment la troisième personne du pluriel sans perdre son temps à préciser à quel groupe (fleurs, chiens, humains, peintres, ouvriers du bâtiment, rats des villes ou rats des champs...) ce pluriel peut faire référence. “Elles, Ils...” Le chef obéit et cautionne. Dans sa vie domestique il ne prend pas d’initiative, et dans sa vie professionnelle, hormis un nom connu de tous et une habileté relative dans le domaine de la communication, on ne lui connaît pas de mérite personnel. Il a hérité du cabinet et s’est contenté de l’extraire du centre-ville envahi par les marchands, les piétons et les chiens errants, pour l’installer dans un immeuble climatisé d’une nouvelle zone résidentielle, au sommet d’une colline. C’est un pays de montagnes et l’idéal commun est de monter vers les sommets. Pris entre hier et aujourd’hui, et toujours en mal d’équilibre, le chef a jugé judicieux de commander à un artisan une réplique d’un meuble ancien, “le bureau aux cinquante tiroirs”, très recherché dans la première moitié du XX^e siècle. Son père, dit la

chronique, possédait un modèle de la série originale. Notre consultant, un vieux procédurier qui n'y voit plus et travaillait au cabinet du temps du père du chef, affirme qu'il s'agissait déjà d'un faux. Quand je suis entré au cabinet, le premier faux original avait depuis longtemps été jeté aux oubliettes avec un tas de vieux dossiers, et la copie placée en évidence dans la salle d'attente, sous la photo en noir et blanc du regretté père fondateur. Ce sont les premières choses que l'on voit en entrant dans la salle d'attente. Tout le reste fait neuf. Le décor est conçu pour nourrir l'impression d'un alliage efficace d'ancienneté et de modernité. Tous les riches n'ont pas le même âge, les mêmes goûts, il convient d'allier blason et clinquant, classique et moderne, un coup pour les vieux et un coup pour les jeunes. En contraste avec les meubles anciens : le "bureau aux cinquante tiroirs" et ce confrère octogénaire – une légende d'un autre temps qui ne vient que le vendredi et ne fréquente plus les dossiers –, les filles et moi faisons partie de la section modernité : "Ils sont jeunes mais brillants, j'ai toute confiance en eux", clame le chef en notre présence. Si le client n'est pas convaincu, il s'enferme ensuite avec lui et murmure pour le rassurer : "Je supervise personnellement l'évolution de votre affaire. Mes jeunes sont fougueux, mais, hélas, ils sont jeunes. Et maître Martial, notre consultant, a la sagesse et l'expérience." C'est un jeu de rôles comme un autre, une technique de vente qui apaise la clientèle, et ne blesse point notre orgueil. D'ici quelques années, ici ou ailleurs, nous serons appelés à faire pareil. Derrière la montagne, il y a d'autres montagnes, c'est ce que veut le proverbe, et tous les gens que je fréquente participent comme moi à cette culture de l'escalade. Qui rêve de plaine ? Même lorsqu'on en vient – je suis placé pour le savoir –, on préfère

se battre pour tout regarder d'en haut, surtout les autres. J'ai compris cela de longue date et je surveille la concurrence. Elisabeth progresse vite dans sa montée et change souvent d'appartement, en briguant chaque fois plus haut. J'ai fait moi aussi beaucoup de chemin. A mon rythme et à ma façon. Je ne perds pas de procès, ce qui commence à se savoir. Les gens respectent les gagnants, vaincre est un capital social. Les fausses confidences du chef aux clients ne gênent que Francine. Ce n'est pas son orgueil qui s'en trouve affecté. Nous sommes meilleurs que le chef, il le sait, nous le savons, mais nous savons également tous quatre que, dans l'exercice d'une profession donnée, il convient que le salarié soit meilleur que l'héritier qui l'emploie. Francine se trompe souvent sur les autres et sur elle-même, toujours de bonne foi, et elle croit jusqu'à la naïveté aux vertus de la vérité. Elle reproche au chef de ne pas dire la vérité. Le cabinet périlait et n'attirait plus les clients. Les rentes du chef suffisaient à ses besoins et à ceux de sa femme, qui sont plus conséquents, mais il s'ennuyait de n'avoir rien à faire, et son rôle d'avocat-conseil d'une bonne quinzaine de compagnies, promotion due en grande partie au travail de ses employés, doit avoir fait doubler ses revenus. Nouveau local, nouvelle équipe. Outre le changement de décor, on peut dire, sans nous flatter, que le casting est excellent. Et si le chef n'est pas brillant plaideur il sait faire avec les clients une fois qu'ils entrent dans la maison. Ses mensonges sont un choix tactique. Tout ce qu'on demande à une tactique, c'est de mener à la victoire. Mensonge, vérité, Elisabeth ne connaît pas ces catégories. Ce pragmatisme me plaît assez. J'ai étudié les caractères de mes collègues, non par curiosité – les autres sont libres d'être eux-mêmes du moment qu'ils me laissent tranquille

– mais plutôt par nécessité. Quand le chef a commencé à apprécier mon travail, il m’a conseillé de prendre épouse en me vantant les avantages du mariage : le sexe à domicile, le support d’une vaillante complice qui, pour défendre ses intérêts, devra aussi défendre les vôtres, les charmes de la routine et une structure d’accueil pour calmer vos ardeurs entre deux aventures, et puis, dans le métier, les gens préfèrent confier la défense de leur patrimoine à un homme marié. J’ai eu un prof, au lycée, qui travaillait six jours sur sept et couchait avec ses élèves. En semaine il voyageait d’une école à l’autre. Le dimanche, il donnait des leçons particulières. Il enseignait les maths et la logique et, commentant sa vie sexuelle et son goût des adolescentes, il disait : C’est logique, je n’ai pas le temps d’aller chercher des femmes ailleurs. Comme lui, je travaille beaucoup et n’ai pas vraiment le temps de chercher ailleurs ni de développer des relations durables. Je reçois peu de femmes, et j’exige toujours qu’elles s’en aillent une fois qu’on a fini. Je reste alors sur le canapé avec un whisky et ma guitare, et j’oublie tout. Pour répondre au conseil du chef, je me suis demandé laquelle de mes collègues ferait une bonne épouse. C’est pour cela que j’ai étudié leurs traits, leur tour de taille et leurs tempéraments. J’ai récolté suffisamment d’informations pour pouvoir me prononcer sur leurs habitudes sexuelles. Francine baise rarement, toujours dans la douleur. Elle attend d’être tombée amoureuse d’un homme qui ne l’aime pas, de préférence un cadre supérieur bien assis dans l’humanitaire. Ils vont dîner une fois, deux fois. Réunis par la bonne conscience ils se trouvent des affinités et parlent de vivre ensemble. Puis l’homme se rappelle qu’il y a beaucoup de femmes qui travaillent dans l’humanitaire et ne refuseraient

pas son invitation à dîner. Il va chercher ailleurs et Francine se repent de s'être laissé bercer par les fausses promesses d'un dragueur sans frontières. Quand l'homme s'en va, Elisabeth et moi sommes bons pour les confidences. J'ai dîné une fois en tête-à-tête avec Francine. Il n'y eut pas de suite : elle m'a trouvé cynique et moi je cherche tout sauf les complications. Elisabeth, c'est autre chose. Son corps n'est pas la moindre de ses armes fatales. Elle n'a pas pour autant une vision poétique de l'attrait qu'elle exerce. Elle nous a donné à lire à Francine et à moi des vers d'assez bonne qualité qu'elle inspire à un jeune poète. Cela la flatte qu'il la désire, mais coucher avec lui serait un acte gratuit puisque de toutes les façons, qu'il la touche ou ne la touche pas, il a déjà trouvé sa source d'inspiration. "Je demeure pour lui le mystère du caché." Elisabeth est une battante qui ne pose pas d'actes gratuits. Elle me ressemble. Elle joue bien et nous ferions une bonne paire. Mais elle prend quelquefois le jeu trop au sérieux. Moi j'analyse le système et j'en applique les codes sans les respecter de l'intérieur. Je n'ai au fond de moi ni points de vue ni préjugés. Les valeurs, cela fait aussi partie des choses que j'ai oubliées. Elisabeth souffre au moins une zone de sincérité : elle n'aime pas les Noirs et vénère les mulâtres. C'est une chose de comprendre que, dans une ancienne colonie, il est de bon ton d'avoir des amitiés et des amants mulâtres. C'est une autre chose de croire sincèrement que la couleur de sa peau confère au mâle une qualité. Je comprends mal cette faiblesse. Mettre en pratique un préjugé n'oblige pas à le partager. Elisabeth et moi, nous avons couché ensemble une fois. Elle avait, par précipitation, frôlé la catastrophe sur un dossier. L'affaire était sérieuse. Elle avait minaudé pour que le chef la lui confie.

Il lui avait cédé et ça se passait mal. Je l'ai aidée. Un dîner et une séance d'amour dans son appartement. Cela lui coûtait. On ne force pas le plaisir. Nous n'avons pas jugé utile de recommencer. C'est sans importance dans nos relations. On s'entend bien tous les trois. Mais, pour des raisons très différentes, aucune de mes deux collègues ne me conviendrait comme épouse. Et puis, sans les offenser, elles commencent à prendre de l'âge, il me faudrait trouver plus jeune. Enfin, à tout considérer, et tenant compte du fait que je suis encore en période de rodage dans la composition de mon personnage, j'ai conclu que le mariage pouvait attendre que je sois mieux installé dans mon rôle d'avocat d'affaires sans passé et sans états d'âme. Je ne sais pas quel mari il faut être pour que le mariage soit plus un avantage qu'une contrariété. Quand je l'aurai compris, je penserai peut-être à prendre épouse. A la moindre occasion, le chef renouvelle son conseil : N'oublie pas, Mathurin, un homme doit être marié. Merci, chef, ça peut attendre. Maître Bayard. Nous l'appelons tous : le chef. Avant de commencer la réunion du lundi dans la salle de conférence, il se félicite d'avoir une pareille équipe et nous fait de fausses promesses concernant notre promotion au grade d'associés. Nous n'y croyons pas. Nous travaillons pour lui, lui travaille pour sa femme. Elle dépense l'argent qu'il gagne. Ce qu'elle ne dépense pas, elle le met de côté. Pour elle. Sur des comptes à elle. C'est Elisabeth qui nous a renseignés sur les façons de faire de l'épouse du chef. Elisabeth connaît tous les faux secrets de la vie des riches. Pas plus que Francine et moi, Elisabeth n'est riche, mais elle sait mieux que tous simuler la richesse. Les riches la prennent ainsi pour une des leurs et la mettent dans leurs confidences. Tous les riches connaissent les secrets des riches. Allez

comprendre pourquoi ils se livrent à tant d'acrobaties et de simulacres pour cacher ces secrets aux autres, aux non-riches qui n'ont guère le loisir de se préoccuper des concours d'adultères et des poitrines gonflables de ces dames de la haute. Elisabeth, Francine et moi, nous sommes des presque riches. Cela veut dire que nous avons un emploi, dans un pays où l'emploi est une denrée très rare. Un diplôme, dans un pays où de vieilles dames vous arrêtent dans la rue ou à l'entrée d'une pharmacie en vous demandant gentiment de leur lire une adresse ou une ordonnance, pas parce que leur vue a baissé avec les ans mais parce que la vie ne leur a jamais laissé ni le temps ni les moyens d'apprendre à lire. Nous avons aussi un statut, un avenir. Avec un peu de chance, nous allons encore grimper dans l'échelle sociale, et nous devrions être un jour le chef de quelqu'un et présider aux réunions dans une salle de conférence. Des presque riches. Tenant compte de la loi de l'unité des contraires, nous sommes aussi des presque pauvres. Un glissement, un accroc, et tout peut s'effondrer. J'ai remplacé au cabinet un comme nous qui avait glissé dans une affaire de contrebande. Ce n'est pas la faute que le chef avait sanctionnée, mais le mauvais goût de s'être fait prendre. Dans le monde de notre clientèle, il n'y a pas d'honnêtes hommes, il n'y a que des déçus qui se sont laissé prendre. La sanction est variable : probation, purgatoire, exil définitif. La principale variable est l'origine sociale : plus elle est haute, moins long sera l'exil. Tout faire et ne pas se faire prendre. C'est la consigne du chef et ce pour quoi les clients nous payent. Francine ne tiendra pas longtemps. Elle se laisse facilement distraire par les choses de la vie courante. Elle entend concilier un revenu appréciable et le sentiment d'être une citoyenne vertueuse et charitable. Les ONG, c'est

son avenir. En vivant loin de la vraie vie, elle sera encore plus convaincue de bien faire et encore plus choquée des choses qui la choquent. Car tout la choque. Par exemple, cela la choque de savoir que la patronne du chef part six ou sept fois par an aux Etats-Unis faire son shopping à Miami, baiser à New York au Waldorf Astoria, skier dans le Colorado, et, de retour ici, court prier Dieu à l'église Saint-Pierre de Pétionville, faire ses offrandes et libations chaque premier vendredi du mois chez un houngan de Cayes-Jacmel, dîner chez les ambassadeurs pour mater les Blancs de passage. Rien de cela ne me choque. Je n'invite personne à s'enquérir de mon parcours, la vie des autres ne m'offre pas matière à discussion. Je l'ai réalisé le jour où j'ai choisi de perdre la mémoire : pourquoi attribuer des valeurs aux systèmes de survie et de sécurité que les gens s'ingénient à mettre en place ? N'est-ce pas cela, vivre ? Sauf à faire comme Francine : les blâmer, les plaindre ou leur en vouloir. Moi je ne blâme personne, je ne plains personne, je n'en veux à personne, et je ne me laisse pas choquer par les choses de la vie courante. Mon dernier choc émotionnel remonte à très longtemps, dans une autre vie. Aujourd'hui rien ne m'interpelle. Le soir, quand je rentre, je travaille mes dossiers, puis je m'installe sur le canapé du salon, avec un whisky et ma guitare. Je joue mal, mais c'est pour moi seul. Personne ne vient m'emmerder et je n'emmerde personne. Dans dix ans j'aurai gravi d'autres échelons, j'habiterai une maison plus grande, dans un quartier moins bruyant. Celui que j'habite actuellement est convenable, mais il y a, le matin, quand la vie se réveille, une odeur de basse-cour qui envahit la rue et l'écho de voix sales qui crient dans le lointain. Le but du jeu est simple : c'est d'échapper aux cris. Dans dix ans, comme un chef, je serai

loin des cris. Mes maîtresses seront un peu plus belles que celles d'aujourd'hui. Le soir, je me mettrai sur le canapé, un whisky devant moi, et je jouerai, pour moi. Je peux jouer même avec la télé allumée, en écoutant vaguement les nouvelles du monde pour être à jour avec les débats de l'heure, les crises, les catastrophes, la vie des stars et les grands événements sportifs. Cela fait mauvais effet quand une information vient vous prendre par surprise dans un cercle mondain. Pour le reste...